ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE

ANNALI

DEL SEMINARIO DI STUDI DEL MONDO CLASSICO

SEZIONE DI

ARCHEOLOGIA E STORIA ANTICA

I

Napoli 1979

Comitato di redazione

Ida Baldassarre, Mario Burzachechi, Bruno d'Agostino, Augusto Fraschetti, Emanuele Greco, Werner Johannowsky, Domenico Musti, Enrica Pozzi

Direttore responsabile Bruno d'Agostino

Le abbreviazioni di riviste, ove presenti, sono quelle usate nell'*American Journal of Archaeology*

INDICE

A. Schnapp-Gourbeillon, Le mythe dorien . . . . . p. 1

P. Gastaldi, Le necropoli protostoriche della Valle del Sarno: proposta per una suddivisione in fasi (*Con appendice di C. Albore Livadie*). . . . . " 13

B. d'Agostino, Le necropoli protostoriche della Valle del Sarno: la ceramica di tipo greco . . . . . " 59

A. Bottini, Una nuova necropoli nel Melfese e alcuni problemi del periodo arcaico nel mondo indigeno . . . . . " 77

P. Vidal-Naquet, Les boucliers des héros . . . . . " 95

C. Ampolo, Oikonomia (Tre osservazioni sui rapporti tra la finanza e l'economia greca). . . . . " 119

C. Bencivenga, L. Fergola, L. Melillo, Ricerche sulla villa romana di Minori . . . . . " 131

F. Vattioni, Antroponimi fenicio-punici nell'epigrafia greca e latina del Nordafrica. . . . . " 153

F. Jacques, Osservazioni sulla carriera di alcuni 'curatores rei publicae' . . . . . " 193

RECENSIONI

E. Greco: V. Bracco, *Volcei*, Firenze 1978 . . . . . " 199

La redazione è lieta di pubblicare l'articolo di Annie Schnapp-Gourbeillon, che dimostra come il mito dorico sia stato strumento di mistificazione e supporto squalificante del potere nazista. È inevitabile che la storia di questo "mito" condizioni negativamente il lettore attuale.

Diverso è il caso di chi, in tutt'altro spirito, si faccia sostenitore delle teorie scientifiche che a questo "mito" in qualche modo si ricollegano.

La redazione ritiene che il problema annoso della identità di Dori e Achei travalichi questa odiosa impronta storica e — come ogni problema scientifico — vada analizzato a fondo alla luce della documentazione filologica ed archeologica.

LE MYTHE DORIEN

ANNIE SCHNAPP-GOURBEILLON

Ma un tedesco filologo, di quelli
Che mostran che il legnaggio e l'idioma
Tedesco e il greco un dì furon fratelli,
Anzi un solo in principio, e che fu Roma
Germanica città, con molti e belli
Ragionamenti e con un bel diploma
Prova che lunga pezza era già valica
Che fra' topi vigea la legge salica.

Giacomo Leopardi

Les Doriens, en tant qu'élément constitutif du peuplement de la Grèce ancienne, ne méritent guère de franchir la barre de ces études ultraspécialisées qui font les petites joies des érudits. Mais comme «mythe historique», cancer contemporain greffé sur un passé imaginaire, ils ont valeur d'exemple. L'importance disproportionnée attachée aux «invasions doriennes», perçues comme l'étape ultime et décisive de la formation de la Grèce classique illustre les errements d'une histoire utilisée comme outil dans une lutte idéologique des temps présents. Même si maintenant l'idée progresse qui fait de l'historien un spécialiste de l'Autre, un technicien de l'écart plutôt que de la proximité, un compagnon de route des anthropologues, c'est là une voie nouvelle et encore mal explorée. Une grande partie des études portant sur l'histoire de l'Antiquité est encore grevée par le trop lourd héritage de cette culture qui est à l'origine de la nôtre: les sociétés anciennes sont rarement analysées pour elles-mêmes, mais pour ce qu'elles représentent. Ainsi la Grèce et Rome, patries des «*humanités*» (terme symbolique!) ont-elles pour tâche de restituer à notre civilisation occidentale l'indispensable point de départ, qui marque aussi la rupture avec toute autre forme de pensée. Après avoir été motif de trouble et de scandale pour le christianisme, après des siècles de demi-oubli, le monde gréco-romain devient avec la Renaissance une motivation essentielle de l'humanisme. Dans cette quête passionnée

des origines, l'Antiquité est tour à tour exemple et enjeu. La Révolution française brandit devant elle les modèles contradictoire de Sparte et Athènes [1]; les hommes politiques s'identifient volontiers à leurs lointains ancêtres. Et lorsque Victor Hugo déclame: «..... Rome remplaçait Sparte / déjà Napoléon perçait sous Bonaparte», l'allusion pour son public est immédiatement comprise: l'Empire figure une perversion de la République, tout comme la Rome impérialiste en regard de la vertueuse et austère Sparte.

Si l'on pardonne facilement au poète la hardiesse de son rapprochement, il en va différemment pour l'historien; or, l'étude de l'élaboration du «modèle» dorien nous enseigne que, tout empreints qu'ils soient de ronronnante logique, les fantasmes du spécialiste valent bien les outrances du profane.

On n'apprendra rien à personne en soulignant que l'Histoire de l'Antiquité, sinon l'Histoire en général, au sens moderne du terme, est une invention de la science allemande du début du XIX^{eme} siècle. Ce point est pourtant particulièrement crucial en ce qui concerne nos Doriens. Car nationalisme et théorie raciale vont rapidement s'emparer de ces nouvelles humanités et les marquer de leur empreinte. C'est chose faite en tous cas dès 1810, à la fondation de l'Université de Berlin.

En 1824, les Doriens connaissent leur première — et décisive — promotion avec la parution d'un ouvrage qui leur est entièrement consacré: *Die Dorier*, de Karl-Ottfried Müller [2]. Evénement d'importance à deux niveaux: d'abord parce que Müller, savant remarquable, est l'un des très grands historiens du XIX^{eme} siècle; ensuite parce que son oeuvre contient déjà l'essentiel des options de la science allemande (ou germanophile) de l'Antiquité jusqu'au nazisme inclus. Le schéma qu'il donne des phases de peuplement de la Grèce, discuté, contesté, nié parfois, est toutefois celui auquel on se réfère explicitement ou non, pendant plus d'un siècle.

Müller, fils d'un aumônier prussien, est hanté par le conflit entre états libéraux et conservateurs, qui se concrétise rapidement dans l'antagonisme France-Prusse. Sparte, dont les vertus aristocratiques et guerrières furent idéalisées par les Anciens eux-mêmes (notamment par les philosophes) fait figure de référent politique privilégié. Edouard Will remarque à ce sujet que «déjà apparaissait chez lui (Müller) cette tentation devenue quasi permanente en Allemagne de voir en Sparte, considérée à tort ou a raison comme le symbole du "dorisme", la préfiguration d'un état allemand hiérarchisé et militarisé, évidemment la Prusse» [3]. Sparte annexée, il restait aux Français, constants rivaux de l'Université allemande, à s'emparer de l'image d'Athènes pour lever bien haut le drapeau de la démocratie. Si pour Victor Duruy [4], Sparte reste «une cité barbare au milieu de la Grèce, un point sombre dans la

[1] En 1794, St. Just et Robespierre entraînent dans leur chute l'image de Sparte, de façon durable en France. Voir à ce sujet la préface de Pierre Vidal-Naquet à l'ouvrage de M.I. Finley, *Démocratie antique et moderne*, Paris 1976.

[2] Karl-Ottfried Müller, *Geschichten Hellenischer Stämme und Städte* II, 1-2 *Die Dorier*, 1824.

[3] *Doriens et Ioniens* (voir bibliographie), pp. 11-12.

[4] *Histoire des Grecs*, 3eme éd. Paris 1887.

lumière», l'Attique est inversement «le point du monde le plus justement célèbre de l'histoire de l'esprit humain». La France et l'Allemagne se forgent de toutes pièces deux modèles plus ou moins symétriques [5], dont la justification théorique apparaît éminement contemporaine.

Mais cette visée nationaliste n'est pas encore l'élément déterminant de la mise en place de ce qu'il faut bien appeler le «modèle dorien»; l'idée de la race supérieure y figure de façon quasi obsessionnelle. Les temps modernes ont élaboré le concept de «race» afin d'en établir scientifiquement les inégalités; il est vain de rappeler que l'anthropologie se développe avec le colonialisme [6]. Au XIX^{eme} siècle, les Indo-européens commencent une belle carrière.

Le «mythe aryen» [7] participe activement de la pyramide hiérarchique des races, qui démontre l'incapacité absolue du Noir à s'auto-gouverner, et permet de remplacer utilement l'antijudaïsme religieux hérité du Moyen-âge obscurantiste par un antisémitisme éclairé. Et les Doriens dans tout cela?

Leur originalité est de s'inscrire directement à l'intérieur de ce courant hiérachique. Si les Aryens représentent la quintessence de la race supérieure, les Doriens en sont le plus beau fleuron. Qu'est-ce qui fonde l'essence propre du génie grec, se demande la science allemande à la suite de Müller? C'est le sang jeune, nouveau, plus exclusivement nordique des farouches conquérants doriens, dont la vitalité va régénérer la race grecque, indoeuropéenne certes, mais abâtardie par un contact prolongé avec l'Asie. A propos du dialecte parlé en Ionie, Müller évoque le «climat mou de l'Asie», qui conduit fatalement à un «amollissement» et à la «dégénérescence» [8]. Les éléments durables d'une doctrine raciale sont déjà en place: pureté du sang aryen, jeunesse de la race, rusticité et austérité des moeurs que seule a su préserver Sparte, origine nordique (en allemand les Indoeuropéens s'appelent en toute simplicité Indogermanen)... Ce thème plus ou moins développé, reste latent chez les successeurs de Müller, avant de faire les beaux jours du nazisme. Ernst Curtius par exemple, élève direct de Müller, mais fervent admirateur d'Athènes, reconnaît que «l'invasion dorienne fait entrer en scène une force nouvelle, celle des montagnards du Nord, qui viennent revendiquer leur rôle dans l'histoire nationale. Ils étaient en retard de plusieurs siècles sur les tribus voisines de la mer, *mais n'en avaient que plus d'énergie et de vitalité*» [9]. Position modérée, qui reste sensible toutefois au «tempérament belliqueux de la race dorienne» et reprend à son compte le concept ambigü de «vitalité des peuples jeunes», cher à Müller et à bien d'autres

[5] La France se forge en fait des modèles plus complexes, car c'est aussi l'époque d'une revendication de l'identité celte ou gauloise face aux conquérants romains (ex., Camille Jullian ou encore Augustin Thierry).

[6] Parmi d'autres ouvrages on peut citer Jean Copans, *Anthropologie et impérialisme*, Paris 1975.

[7] Cfr. Léon Poliakov, *Le mythe aryen*, Paris 1973.

[8] Cité par E. Will, p. 17.

[9] Ernst Curtius, *Griechiche Geschichte*, Berlin 1857-67, traduction française Bouché-Leclercq, Paris 1880, p. 184.

par la suite (toujours à la mode, il n'est qu'à lire certains démographes contemporains). En règle générale, cette affirmation de la supériorité de la race dorienne s'installe comme un leit-motiv de l'histoire ancienne allemande, malgré quelques éclatantes exceptions, toujours isolées.

En France, où on invoque Athènes contre Sparte, on se préoccuppe évidemment moins des Doriens que de l'aryanisme dans son ensemble. Dans le manichéisme de l'affrontement entre l'école allemande, méprisante aînée, et sa rivale française, le plus souvent réduite à la défensive, la réponse de Victor Duruy, qui n'est pas caricaturale malgré les apparences, témoigne d'un déplacement sensible des centres d'intérêt. Pour glorifier Athènes, il s'exprime ainsi: «les lois pesantes qui tenaient Sparte immobile n'auraient pas eu de prise sur ces vives intelligences, sur ces hommes peu disciplinables à une seule règle impérieuse, *parce qu'ils tenaient de leur sol tous les genres d'existence et qu'ils avaient dans les veines le sang le plus mêlé*» [10]. Le schéma allemand se trouve inversé, et surtout déplacé sur un terrain plus exclusivement politique. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un éloge réel du métissage, mais bien plutôt d'une apologie du centralisme, peut-être héritée de Michelet. C'est toutefois une réponse commandée par l'existence antérieure du modèle allemand.

On peut se demander, à observer ce duel exclusif de la France et de l'Allemagne, ce que serait devenu le problème dorien si d'autres nationalités s'y étaient intéressées à même époque [11]; l'école anglaise, par exemple, hérite du schéma sans y porter une attention particulière, ni le mettre en doute dans ses grandes lignes. Les invasions doriennes font vite partie du stock considérable des idées reçues.

Le nazisme est l'aboutissement ultime de cette théorie de la race déjà si bien constituée chez K.O. Müller. On aurait tort toutefois de limiter aux seuls historiens du III^eme^ Reich l'ensemble des errements racistes. Les effets du nazisme, science pervertie, sont plus intéressants à mesurer dans leur impact sur les chercheurs extérieurs à l'Allemagne. Quelques mots cependant pour situer les Doriens dans l'histoire nazie: tout y est clair et univoque; l'esprit grec est dorien, et donc germanique, puisque issu de la même branche nordique de la race aryenne. Les invasions doriennes ont abouti à sauver la Grèce de la contamination asiatique, et la quintessence des vertus grecques s'exprime plus que jamais dans le génie militaire du modèle spartiate, y compris dans son schéma des classes d'âge dont les Jeunesses Hitlériennes apparaissent comme un lointain écho. Le tout s'inscrit dans une théorie générale des migrations indoeuropéennes qui exalte jusqu'au délire la supériorité de l'élément germanique. Les Doriens font même leur apparition en Italie afin de jouer auprès des civilisations locales le même rôle exemplaire de guide: un ouvrage publié en 1940 à Leipzig [12] avance au travers d'une documentation archéologique approfondie des rapprochements «indiscutables» entre les sites protohistoriques de l'Italie du Nord et certaines fouilles scandinaves ou prussiennes...

[10] *Histoire des Grecs*, p. 361.

[11] G. Grote par exemple, le grand historien anglais, s'est toujours refusé à commencer l'histoire grecque avant le VIII^eme^ siècle, ne voyant dans la documentation sur les siècles précédents qu'une série de mythes inexploitables; cfr. son *History of Greece*, 1846-1856.

[12] F. Altheim et E. Trautmann, *Italien und die dorische Wanderung*, Leipzig 1940.

Le nazisme est sans surprise, car il fonctionne à visage découvert; beaucoup plus intéressants sont les historiens moins marqués politiquement, qui reflètent souvent de façon insidieuse le même schéma. La science historique allemande avait par sa rigueur et l'ampleur des sujets traités influencé profondément les chercheurs français qui, au début du XX^eme^ siécle, souscrivaient pour la plupart, souvent en toute candeur, à l'idée d'une «race dorienne» d'essence plus pure que l'ionienne. Dans les années trente, les choses se précisent.

En Allemagne même, un historien remarquable comme Werner Jaeger, qui émigra rapidement aux Etats-Unis, reproduit dans un livre célèbre sur l'éducation en Grèce [13] quelques clichés inquiétants: «c'est à Sparte que le type ethnique des envahisseurs se maintint le plus pur. La race dorienne fournit à Pindare son idéal de guerrier aux cheveux blonds issu d'une race fière...» (édition française p. 114). Etudiant la pédérastie comme phénomène purement dorien, affirmation qui n'a par ailleurs rien d'original [14], il ajoute: «il est après tout facile de comprendre comment une admiration passionnée pour les beaux corps et les âmes bien équilibrées a pu naître dans une race où, depuis des temps immémoriaux, la vaillance physique jointe à l'harmonie de l'esprit étaient tenus pour les plus grands biens auxquels l'homme puisse prétendre» (p. 237).

L'ambigüité de ces propos est telle qu'un savant aussi peu suspect de racisme que Henri-Irénée Marrou pourra souscrire par la suite sans l'ombre d'une hésitation [15]. Inscrits dans un courant général, ils laissent pourtant peu de doutes. Jaeger n'échappe pas non plus à l'helléno-centrisme exclusif hérité du siècle précédent: «l'histoire de ce que nous pouvons vraiment appeler civilisation — c'est-à-dire la poursuite consciente d'un idéal — cette histoire ne commence pas avant la Grèce...» (p. 13).

En France, ce courant d'historiens officiellement non politisés, comme Jaeger, représente la grande majorité; aucun ne se commet ouvertement avec l'extrême-droite. Et pourtant les même clichés circulent. Même Georges Dumézil, défricheur génial des mythes européens, fasciné un temps par la dimension «épique» du III^eme^ Reich [16], nomme les Doriens les «plus» nordiques «des Grecs» (au sens figuré s'entend![17]).

Le *Manuel d'archéologie grecque* de Charles Picard (Paris 1935) révèle des partis-pris inattendus dans un ouvrage de ce genre. On y lit notamment: «avec les Minoens, le présent, le momentané, *l'impressionnisme* étaient entrés dans l'esthétique. L'art eût pu rester interminablement *oriental* (...). Il n'a pas été mauvais que les In-

[13] *Paideia*, Berlin 1933, traduction française Paris 1964.

[14] Cfr. dès 1906 l'expression de E. Bethe, 'Die dorische Knabenliebe', in *Rh. Mus.* LXII 1907, p. 438 ss.

[15] *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris 1948.

[16] *Mythes et dieux des Germains*, Paris 1939, pp. 156-157.

[17] Idem p. 142.

doeuropéens, pour commencer, soumissent la Grèce à un régime de plus sévère géométrie. On a parlé d'une *cure*: le mot est assez juste; peut-être au vrai cet effort a-t'-il permis à l'art grec de traverser les mirages de l'esprit asiatique» [18] (mots soulignés par Picard lui-même).

Le jugement indirect sur l'impressionnisme peut prêter à sourire; il n'en reste pas moins que la plume «apolitique» de ce bon historien de l'art français récupère sans sourciller de solides clichés anti-orientaux dont l'Allemagne n'a pas le privilège exclusif. L'art géométrique, lié à la rigueur intellectuelle que les Doriens, «nouveaux Nordiques» (sic), ont introduite en Grèce, apparaît alors à l'auteur, dans la foulée de cet hellénocentrisme déjà signalé à propos de Jaeger, comme le «premier des arts européens» (p. 152).

Ce racisme ingénu et satisfait de lui-même n'est pas isolé; on en trouve aisément trace dans divers ouvrages contemporains. La guerre y met fin, du moins sous cette forme; il subsiste encore aujord'hui chez certains savants une nostalgie discrète pour cette époque où l'on pouvait s'exprimer clairement sans passer pour un affreux...

On pourrait penser, à la lecture de ces lignes, que le «problème dorien» fut négligé par les historiens que ne tourmentait pas la tentation raciale et ce fut effectivement le cas dans un pays comme l'Italie qui, même sous le fascisme, échappa largement à cette idéologie.

Les enseignements d'un De Sanctis, élève du grand Beloch, remettent dès 1939 les Doriens à leur juste — et petite-place [18b]. Inversement ailleurs, le schéma initial de Müller n'est pas fondamentalement remis en cause. Si on élimine les thèmes trop voyants de pureté de la race, jeunesse du sang etc..., rejetés par nombre de savants, il subsiste un cadre d'ordre plus sociologique que politique qui rend une fois de plus les Doriens indispensables à la bonne marche de l'histoire.

C'est que, détail regrettable, il y a un «trou» dans l'histoire de la Grèce, quelque part entre la période mycénienne et le «renouveau» du VIII[eme] siècle, appelé poétiquement «siècles obscurs», dont l'historien consciencieux ne peut contempler la béance sans rougir. Il y a par ailleurs cette opacité des institutions spartiates, déjà méconnues des observateurs contemporains, dont l'originalité défie l'imaginaire. Or Sparte égale Doriens; tous les coups sont permis, et les Doriens vont s'incrire dans l'espace vide pour inventer Sparte...

Le schéma de Müller reste prépondérant dans la mesure où les reconstitutions proposées se contentent le plus souvent de l'inverser; les admirateurs de la «race dorienne» en faisaient le ferment civilisateur de la Grèce; une école adverse va les transformer en barbares destructeurs, à qui on imputera pêle-mêle toutes les calamités possibles.

[18] *Manuel d'archéologie grecque - La sculpture*, tome 1, pp. 151-152.

[18-bis] Cfr. G. De Sanctis, *Storia dei Greci*, I, Firenze 1939, p. 65: «... tutto fa credere che i Dori non siano mai rimasti isolati dal complesso delle altre stirpi greche, e nulla prova che essi non abbiano preso stanza nell'Ellade occidentale contemporaneamente allo stabilirsi nella penisola degli Eoli e degli Ioni e che qui stesso non si siano differenziati nel dialetto dai loro connazionali».

Sans remonter au XIX[eme] siècle et à Victor Duruy, examinons le cas de Gustave Glotz, dont l'*Histoire Ancienne* a formé des générations d'étudiants. L'«invasion dorienne» a des allures de catastrophe nationale: «commencée au début du XII[eme] siècle, l'invasion dorienne ne se termine sans doute que dans la première moitié du XI[eme] (...) Elle eut des conséquences immédiates et capitales. Un crépuscule sinistre annonce le Moyen-âge de la Grèce (p. 101)». Opposant une vision idyllique du monde mycénien à la sombre brutalité des envahisseurs, G. Glotz ajoute, sans craindre l'outrance: «de là résulte un lamentable recul de la civilisation. Ces Achéens qui avaient appris des Crétois à élever des palais magnifiques cédaient la place à des frères arriérés qui sortaient des huttes primitives et s'essayaient maladroitement à construire des maisons rectangulaires. Tous les arts étaient en déroute...» (p. 102). L'art géométrique suscite de façon amusante un jugement symétriquement opposé à celui de Charles Picard (voir ci-dessus); il ne s'agit plus de l'expression dans le domaine esthétique d'une maîtrise intellectuelle nouvelle, mais d'une technique qui «ravalait le dessin au niveau des âges primitifs» (p. 103). Jugements sereins de l'homme de science...

Ce qui différencie le schéma allemand de son opposé français, c'est le jugement porté sur la violence, laquelle n'est mise en doute par aucune des deux parties (nettoyage salutaire ou destruction abominable). Glotz par ailleurs reste prisonnier des clichés germaniques lorsques lorsqu'il écrit: «les Doriens eux-mêmes apportaient des qualités pratiques et morales — sourtout le goût du solide et de l'ouvrage bien fait, l'amour de la règle — qui devaient un jour donner un prix nouveau aux qualités de grâce libre et d'élégance que les Achéens avaient héritées des Pré-Hellènes. Au total entre la Grèce mycénienne et la Grèce archaïque il y a décadence profonde, il n'y a pas de hiatus».

On pourrait traduire: une chance que ces sauvages aient eu de la morale, car somme toute, c'étaient quand même des Grecs! Comme on le voit, il n'y a pas non plus de hiatus entre Gustave Glotz et les fervents du «dorisme» malgré les apparences. Causalité génétique en moins (les Crétois ici initiateurs raffinés de la civilisation grecque, sont un peuple résolument non indo-européen), on recrée de toute pièces un passé qui se distingue par sa fausse rationalité et ses aspects moralisateurs. On constate seulement un déplacement des centres d'intérêt: l'opposition Athènes/Sparte est moins étroitement liée à la question des origines, et s'en dissocie encore plus dans les travaux ultérieurs, malgré la fascination que continue d'exercer Sparte.

Toujours responsable de la chute du monde mycénien (suivant le même schéma qui fit longtemps des barbares germains les assassins de l'empire romain: explication solide et qui ne coûte pas cher), les Doriens perdent petit à petit leur connotation de vilenie; on se résigne à les voir envahir et dévaster le pays vers la fin du IIeme millénaire dans la plupart des histoires générales de la Grèce. Dans l'immédiat après-guerre, la tendance est à la sobriété.

La nouvelle édition de la collection «Peuples et civilisations» (Halphen et Sagnac, Paris 1950) présente sous la plume de André Aymard une description très neutre, axée sur les mouvements géographiques, de l'arrivée des Doriens en Grèce.

Sur le plan social, l'apport dorien est réduit à un strict minimum (aspects militaires, égalitarisme, pédérastie, notions banales bien que contestables). On sent dans ce texte la volonté de se démarquer de démonstrations qui apparaissent trop idéologiquement liées à une période douloureusement proche. Certains auteurs, et c'est le cas de la totalité des anglo-saxons, se limitent volontairement au seul aspect archéologique de la question: prouver — ou ne pas prouver — la présence matérielle des Doriens en Grèce? Et pourtant le modèle va opérer sa réapparition dans les sphères de l'histoire bien-pensante, qu'illustrent en particulier les soviétiques.

La théorie des «stades» ne leur laisse pas le choix. Les Doriens s'inscrivent forcément dans une phase de transition entre l'économie communautaire et la cité esclavagiste, après peut-être, suprême raffinement chez les marxistes occidentaux, un petit détour par l'économie palatiale (le monde créto-mycénien) sous-produit du mode de production asiatique. Un bref extrait d'une *Histoire de l'humanité*, publiée sans indication de date par les Editions en langue française de Moscou (vers 1960), mérite d'être cité: «l'invasion des Doriens eut pour effet d'abaisser dans une certaine mesure le niveau culturel: la construction des palais cessa, le commerce, l'artisanat et l'art tombèrent en décadence. Une certaine régression eut lieu dans les rapports sociaux: les clans se consolidèrent de nouveau, l'utilisation du travail des esclaves diminua. Cela se produisit facilement car les centres de civilisation mycénienne se trouvaient entourés de tribus qui en étaient au patriarcat. En même temps, la Grèce apprit l'usage des armes en fer (épées, lances) et des outils de fer; le travail du fer, emprunté à l'Asie mineure, commença également à se développer. La croissance des forces productives reprit à un rythme accéléré». (p. 315).

Le thème de la décadence culturelle figurait déjà — et avec quelle force! — chez Glotz; la «régression dans les rapports sociaux» aussi, en d'autres termes.

Les variantes nouvelles se situent évidemment au niveau du travail des esclaves (pour lequel, comme chacun sait, nous sommes particulièrement documentés) et de l'opposition entre le patriarcat et son contraire, à savoir le matriarcat, monstruosité sociologique mise à la mode par Bachofen en 1860 et que l'anthropologie de terrain a vite renoncé à traquer dans les sociétés primitives. Quant à la «croissance des forces productives» liée au développement de la métallurgie elle ne peut guère avoir lieu avant le IX^{eme} siècle, période de renouveau et de progrès démographique; il reste un vide de deux bons siècles. Il s'agit sans doute d'un schéma grossier, et on pourrait formuler des objections sur l'arbitraire du choix qui consiste à isoler une publication parmi d'autres, rejetant peut-être dans l'ombre des historiens plus raffinés. Il présente pourtant dans ses grandes lignes un caractère d'universalité: le marxisme officiel s'y reconnaît globalement jusqu'à ces dernières années. L'exemple soviétique nous a pour la première fois éloignés notablement de Müller. Là pourtant comme ailleurs, les Doriens interviennent comme élément moteur d'une rupture et d'un renouveau: l'invasion garde ses valeurs symboliques. Car il faut toujours une réponse à l'angoissante question: pourquoi le changement, pourquoi la mort des empires?

De nos jours, l'analyse historique a gagné en finesse ce qu'elle a perdu en ambition; on se méfie de plus en plus, à juste titre, des reconstitutions «à grand specta-

cle», et les «histoires générales de...» se font rares. Les modèles pourtant ont la vie dure, comme en témoigne un ouvrage récent, important par sa diffusion et sa popularité auprès du public universitaire. Dans l'*Aventure grecque* (Paris 1964), Pierre Lévêque renoue avec la tradition, et avec Glotz en particulier. Un chapitre entier de ce livre, par ailleurs fort intéressant, est consacré aux «invasions» et a la civilisation doriennes. Les Doriens sont des bandes militaires patriarcales («l'homme possédait une incontestable supériorité sur la femme, dûe à son rôle primordial qui est celui d'un guerrier, à l'inverse des Achéens qui s'étaient fortement laissé influencer par le matriarcat crétois»). On s'étonne de voir P. Lévêque dépister ainsi le matriarcat chez les Crétois, à l'aide d'une documentation aussi énigmatique [19]. «C'est de cette époque, ajoute-t-il, que peuvent dater les traits fondamentaux de l'hellénisme, tels la nudité athlétique et la pédérastie (...). On reconnaît là une mentalité qui se développe dans tous les compagnonnages guerriers, chez les Templiers comme dans les Hitler-Jugend ou les Jeunesses Fascistes» (p. 95).

Ce raccourci abrupt schématise à l'extrême certaines analyses de Dumézil (sur les compagnonnages guerriers), pêche indistinctement chez Jaeger et Marrou quelques notion véhiculaires et surtout démontre que la tentation de faire de l'histoire du passé un modèle présent survit allégrement.

Les Doriens apparaissent de nouveau comme détenteurs d'un facteur déterminant pour l'histoire ultérieure de la Grèce: une forme spécifique d'organisation sociale, ce qui va dans le sens d'une certaine histoire marxiste. Mais peut-être le lien avec Glotz reste-t-il le plus fort, qui se place avant tout dans une perpective moralisante. En insistant sur l'antagonisme irréductible entre Doriens et Ioniens, opposition traditionnelle dont Edouard Will avait fait brillament justice huit ans plus tôt [20], l'auteur n'hésite pas à présenter une civilisation dorienne «austère et rigide» face à l'ionienne «gracieuse et aimable», et cela depuis le tournant des deux millénaires». Sur la foi de quels documents, hormis les textes tardifs qui nous montrent une Sparte déjà figée et idéalisée depuis longtemps? La «mollesse asiatique» vue sous un angle nouveau revient enrichir l'Ionie, et le jugement de valeur précède une fois de plus l'analyse.

Alors où en est-on? Les Doriens, année après année, perdent leur consistance, si on écarte le modèle. Il reste des institutions, un dialecte, certes; mais ce dernier apparaît maintenant beaucoup plus proche du grec mycénien qu'on aurait voulu le croire [21]: les recherches philologiques actuelles minimisent les particularismes do-

[19] L'originalité profonde de la culture crétoise rend difficiles les rapprochements éventuels avec des cultures contemporaines. La langue transmise par une écriture dite «linéaire A» demeure inconnue.

[20] *Doriens et Ioniens*, Paris 1956.

[21] Cfr. dans *Language and Background of Homer*, édité par G.S. Kirk, Londres 1967 (2eme édition) les deux articles de J. Chadwick (l'un des pionniers du déchiffrement du grec mycénien en 1952) et E. Risch. Le premier note qu'«un Dorien se serait mieux fait comprendre, semble-t-il, dans la Mycènes du XIII^{eme} siècle qu'un Spartiate dans l'Athènes du V^{eme}», (pp. 116-117). Le second va plus loin encore en soutenant la parenté ancienne des dialectes dorien et ionien opposé à une branche

riens. Quant à l'archéologie, elle souligne la totale inexistence des Doriens comme «élement intrusif» dans la production matérielle des «siècles obscurs» [22]. Il y a catastrophe, bouleversement profond, et pourtant l'explication simple de l'invasion ne fait plus recette, car culturellement il n'y a pas rupture, et les Doriens font partie intégrante de cette Grèce appauvrie et dévastée qui succède au monde mycénien. Les sources antiques enfin sont loin de suggérer directement la présence d'envahisseurs étrangers; le «Retour des Héraclides» évoque plutôt — comme leur nom l'indique — un contexte troublé de guerres de succession. Les Doriens peuvent également, surtout s'ils sont effectivement originaires du Nord-ouest, avoir eu un retard *politique* sur d'autres ethnies grecques; cela n'implique nullement une arrivée plus tardive dans la péninsule, mais de la part des auteurs anciens, pour qui politique et vie en cité sont la définition de l'homme, un tel handicap peut être rédhibitoire. N'oublions pas enfin que c'est la guerre du Péloponnèse au V^eme^ siècle qui suscite largement l'antagonisme Doriens/Ioniens et non l'inverse, comme l'a souligné E. Will, à la suite d'ailleurs de P. Jardé [23].

Alors, quelle que soit l'importance relative de l'apport dorien dans l'édification du classicisme grec, quelles qu'en soient les originalités, le mythe qui s'est greffé dessus en Allemagne et en France surtout, dépasse le cadre des simples réalités historiques. Le thème de l'invasion, profondément inséré dans les structures autoritaires de l'Histoire, fonctionne de manière essentiellement symbolique. Réponse univoque à des problèmes multiformes, l'invasion est tout à la fois fin et commencement, rupture et renouveau, mort et renaissance suivant un processus aux allures initiatiques. L'historien doit se faire pardonner l'irrationalité de concepts tels que «troubles», «décadence», «genèses»... Les illusions positivistes se portent bien: refus de concevoir les limites de l'enquête, d'admettre les lacunes dans la documentation, idée de l'irréversibilité du Progrès historique, quête angoissée de la chronologie absolue. Et lorsque l'analyse se double d'une revendication héréditaire, que la relation avec le passé devient passionnelle, le sujet est abordé de façon purement idéologique. Les Doriens ont détenu longtemps le secret de notre acte de naissance, identifié à celui de la Raison; comment supporter l'incertitude? Les études historiques fourmillent en fait d'exemples de ce genre, où la fin justifie les moyens. Et il faut souvent, comme ici, commencer par exorciser de vieux fantômes.

linguistique plus archaïque, l'éolien; pour lui la diversification du dorien et de l'ionien se serait accentuée progressivement par la suite, au long des «siècles obscurs».

[22] Cfr. Snodgrass, Hooker (bibliographie).

[23] Cfr. P. Jarde, *La formation du peuple grec*, Paris 1923.

BIBLIOGRAPHIE

Sur la réalité d'un antagonisme entre Doriens et Ioniens dans l'Antiquité et une discussion approfondie des thèses contemporaines: Edouard Will *Doriens et Ioniens* Paris 1956.

Sur la dimension archéologique du problème des «siècles obscurs, une éclatante hécatombe d'idées reçues: A.M. Snodgrass, *The Dark Age of Greece*, Edimbourg 1971.

Une synthèse historique de l'évolution de cette période: M.I. Finley, *Les premiers temps de la Grèce*, Paris 1973.

Sur la Grèce mycénienne: E. Vermeule, *Greece in the Bronze Age*, Chicago 1964.

Et un ouvrage récent fait le point à la fois sur la Grèce mycénienne et les «invasions doriennes»: J.T. Hooker, *Mycenaean Greece*, London 1977.

Une note critique: A. Schnapp-Gourbeillon, 'Grèce: à propos des siècles obscurs', in *Annales ESC* 1974, n. 6.

La tomba arcaica della scheda 12, 18 non sembra indicata sulla pianta, e sarebbe interessante conoscerne l'ubicazione esatta, a parte ovviamente i materiali, elencati, ma non riprodotti; *nestoris* (scheda 17, p. 49) è usato anche al plurale, in luogo di *nestorides*; la carenza dell'apparato grafico ritorna con il buffo disegno e la sezione del mausoleo di Utiano Rufo (figg. 139, 141), già proposti dall'autore in *ArchCl* XI 1959, p. 189 s., eseguiti secondo modi grafici banali (le poche piante decenti del libro sono quelle riprese dalle relazioni di scavo apparse in *AJA* a cura di Holloway e Dyson); per il Ponte del Diavolo (scheda 24 figg. 83-86) Bracco avrebbe potuto almeno consultare P. Gazzola, *Ponti Romani* I-II, Firenze 1963; infine il bronzetto n. 78 fig. 152 ingenera qualche sospetto (avvalorato dal «sembra sia stata rinvenuta una statuetta di bronzo» di p. 90) ma, al contrario dell'«olpe» di fig. 12, per questo pezzo sarebbe necessaria l'autopsia.

Non si possono concludere queste note senza brevemente riflettere su quelle parti del lavoro in cui l'autore sembra più chiaramente rivelare le sue posizioni. Facendosi precedere da una citazione di M. Rostovzev (quasi che la bibliografia sterminata sull'economia degli antichi si potesse ignorare con facilità) tratta dalla *Storia economica e sociale dell'Impero Romano*, Bracco immagina «fiorenti attività di mercato e di scambio» (anche se fortunatamente aggiunge che queste sono difficilmente valutabili sulla base dei dati disponibili) in questa zona della penisola, nella quale, caso evidentemente peculiare per Bracco, «l'economia è incentrata sui prodotti della terra e dell'allevamento» (p. 21). A sopperire le lacune della documentazione antica ci sono tuttavia le notizie delle fiere medioevali e di altri tipi di sopravvivenze, da cui si ricavano indizi sulle situazioni precedenti; queste sembrano indirizzare Bracco verso una distinzione tra città (specie quelle costiere) nelle quali si sarebbe avuto un rapporto di dipendenza dei territorî dalla città e città dell'interno (come *Volcei*) nelle quali «dovette instaurarsi, probabilmente sin dalle origini, una sorta di equilibrio tra città e campagna in una relazione di reciproca parità». Da questo testo si può solo dedurre che Bracco ha le idee confuse; sul fondo, pallidamente, si intravvede la opposizione tra *paralia* e *mesogea* e nulla di più: il rimando in nota ai lavori di Lepore e Vallet ('Atti Taranto 1967', pp. 29 s. e 67 s.) è pertanto di una sproporzione notevole, non ravvisandosi nulla nei testi citati da Bracco che possa minimamente confortare le sue singolari teorie sul rapporto città-campagna nell'*ager Volceianus*. La conclusione (p. 26) è esemplare: «in questo senso si inseriscono le testimonianze di ininterrotta continuità della vita umana in varie zone del territorio, determinate da situazioni ambientali ed economiche che, rimaste per secoli sostanzialmente simili, indurrebbero, sulla base dell'esperienza scaturita nel corso di questo lavoro, a ridurre sempre più la convenzionale frattura tra topografia antica e topografia medievale» (p. 26). Termini come «ininterrotta continuità», «determinata da...» sono fin troppo chiari per capire quali sono i concetti storiografici del Bracco: a noi resta solo la curiosità di capire, data questa ininterrotta continuità, determinata dai soli fattori geografici, se per Bracco la realtà antica è già feudale ed insieme borghese-moderna, oppure se nel Vallo di Diano persiste ancora qualche modo di produzione antico.

Finito di stampare nel mese di luglio 1980
da Arti Grafiche Baldassarri - Roma

L. 8.000